

Je me suis remis à escalader les rochers, leurs arêtes me déchiraient, je suis arrivé à la grotte. Je me suis penché pour voir à l'intérieur ; une odeur de terre et d'encens, une obscurité profonde ; au bout d'un moment j'ai aperçu une petite cruche à droite, dans une fente du rocher, c'était tout. J'allais appeler, mais le silence dans cette obscurité m'a paru si sacré, si inquiétant, que je n'ai pas osé ; la voix de l'homme m'apparaissait ici comme une faute, un sacrilège.

Mes yeux avaient fini par s'habituer à l'obscurité, et tandis que je les écarquillais pour regarder, une phosphorescence délicate, un visage pâle, deux mains squelettiques ont remué au fond de la grotte et une voix douce, mourante, s'est élevée :

— Sois le bienvenu !

J'ai pris courage, je suis entré dans la grotte, j'ai avancé en direction de la voix. Roulé en boule sur le sol, l'ascète avait levé la tête, et j'ai aperçu dans la pénombre son visage lisse, rongé par les veilles et la faim, avec deux orbites creuses, qui brillait, plongé dans une béatitude inexprimable ; ses cheveux étaient tombés, sa tête luisait comme un crâne de mort.

— Bénis-moi, mon Père, lui dis-je, et je me suis penché pour baiser sa main osseuse.

Il est resté un bon moment silencieux ; je regardais insatiablement cette âme qui avait anéanti son corps ; c'était lui qui alourdissait ses ailes et l'empêchait de monter au ciel. L'âme qui croit est un fauve sans pitié, qui dévore les hommes ; la chair, les yeux, le ventre, elle avait tout dévoré.

Je ne savais que dire, par où commencer. Le corps délabré que j'avais devant moi m'apparaissait comme un camp après un terrible massacre ; j'apercevais sur lui les égratignures et les morsures du Tentateur.

A la fin, je me suis enhardi.

— Tu luttas encore avec le diable, Père Makarios ? lui demandai-je.

— C'est fini, mon enfant ; à présent j'ai vieilli, il a vieilli lui aussi avec moi. Je lutte avec Dieu.

— Avec Dieu ! dis-je ahuri. Et tu espères vaincre ?

— J'espère être vaincu, mon enfant ; il me reste encore mes os ; ce sont eux qui résistent.

— Ta vie est bien dure, vieillard ; moi aussi je veux être sauvé : il n'y a pas d'autre chemin ?

— Un chemin plus commode ? dit l'ascète ; il a souri avec compassion.

— Plus humain, vieillard.

— Il n'y a qu'un chemin.

— Comment s'appelle-t-il ?

— La montée. Gravier les degrés un à un ; de la satiété à la faim, de la gorge désaltérée à la soif, de la joie à la souffrance ; au sommet de la faim, de la soif et de la souffrance se trouve Dieu ; au sommet du bien-être est le démon. Choisis.

— Je suis encore jeune ; la terre est belle, j'ai le temps de choisir.

L'ascète a tendu les cinq os de sa main, m'a touché le genou, m'a secoué :

— Réveille-toi, mon enfant, réveille-toi, avant que la Mort ne te réveille.

J'ai frissonné. — Je suis jeune, répétais-je pour prendre courage.

— La Mort aime les jeunes, l'Enfer aime les jeunes ; la vie est un tout petit cierge allumé, qui s'éteint facilement, prends garde, réveille-toi !

Il s'est tu, puis au bout d'un moment :

— Tu es prêt ? me dit-il.

L'indignation et l'entêtement se sont emparés de moi :

— Non ! criai-je.

— Insolence de la jeunesse ! Tu le dis et tu en es fier, tu me le cries ; tu n'as pas peur ?

— Qui n'a pas peur ? J'ai peur. Et toi, père saint, tu n'as pas peur ? Tu as eu faim et soif, tu as souffert, tu es près d'atteindre le sommet de l'échelle, la porte du Paradis est apparue. Mais cette porte, s'ouvrira-t-elle pour te laisser entrer ? S'ouvrira-t-elle ? En es-tu sûr ?

Deux larmes ont roulé de ses yeux creux, il a soupiré puis, au bout d'un moment :

— Je suis sûr de la bonté de Dieu ; c'est elle qui peut vaincre et pardonner les péchés des hommes.

— Moi aussi je suis sûr de cette bonté de Dieu ; elle peut donc pardonner même à l'insolence de la jeunesse.

— Le ciel nous préserve de ne dépendre que de la seule bonté de Dieu ; le vice et la vertu entreraient alors enlacés dans le Paradis.